

VIE DE SAINTE MARIE L'EGYPTIENNE.

(telle que lue à la cathédrale lors des Matines du jeudi de la 5^{ème} semaine du Grand Carême (Lecture du Grand Canon de Saint André de Crète)

Dans un monastère de Palestine, il y avait un homme admiré pour sa parole et son mode de vie. Cet ancien s'appelait Zossima. Sa réputation devint telle que bien souvent de nombreux moines le visitaient afin de recevoir par son enseignement une formation et des directives en vue de la vie continentale. Donc, ce Zossima racontait qu'il était passé, pour ainsi dire, des bras maternels à ce monastère où, jusqu'à cinquante trois ans, il s'était attaché uniquement à suivre la voie ascétique. C'est alors qu'il fut tourmenté par cette pensée : "Y a-t-il donc sur terre un moine assez puissant pour m'être utile, capable de m'enseigner quelque chose que j'ignorerais, ou une forme d'ascèse que je n'aurais pratiquée ?" A ce moment même quelqu'un se présenta à lui et lui dit : "Zossima, dans la limite des forces humaines tu as lutté noblement et noblement tu as parcouru jusqu'à son terme le chemin ascétique. Cependant il n'est personne au monde qui parvienne à la perfection. Et afin que toi même apprennes combien sont nombreuses et diverses les voies qui mènent au salut, sors de ta terre, quitte ta parenté et la maison de ton père comme Abraham, l'illustre patriarche, et pars vers le monastère situé au bord du Jourdain." Aussitôt l'ancien se mit en route. Guidé par cet envoyé de Dieu, il gagna le monastère du Jourdain, où il demeura dès lors. Il observa là des moines qui par l'ascèse et la contemplation étaient pleins de lumière, véritables serviteurs du Seigneur, et leur exemple l'édifia grandement. Bien des jours s'écoulèrent. Vint le temps du grand Carême. Dans ce monastère on gardait une ancienne règle : le premier dimanche du grand carême, on célébrait la divine liturgie comme à l'accoutumée. Chacun communiait aux purs et vivifiants mystères, puis on se restaurait un peu. Après cela, tous les moines se rassemblaient dans l'église pour prier avec ferveur, se prosterner devant chaque frère et se donner le baiser de paix. Chacun embrassait l'higoumène et lui demandait sa bénédiction pour le combat tout proche. Ce rituel accompli, la porte du monastère s'ouvrait. Tous sortaient en psalmodiant en chœur : Le Seigneur est ma lumière et mon sauveur de qui aurais-je peur ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui craindrais-je ? (Ps. 26,1). Comme gardiens du monastère ils ne laissaient, qu'un ou deux moines, pour que l'église ne soit pas abandonnée sans offices. Chacun emportait une nourriture choisie à la mesure des besoins de son corps. Certains n'emportaient rien : chaque fois que la nature le leur imposait, ils se nourrissaient des herbes qui poussent dans le désert. Ils avaient pour règle d'ignorer comment les autres faisaient

retraite et pratiquaient l'ascèse, c'est pourquoi aussitôt le Jourdain franchi, chacun s'éloignait des autres. Ils revenaient tous au monastère le dimanche des Rameaux. Ainsi le temps venu, se conformant à la règle habituelle du monastère, Zossima traversa le Jourdain muni d'un peu de nourriture pour soutenir son corps. Il allait, disait-il, désireux de s'enfoncer plus avant dans le désert. Il espérait y découvrir quelque père établi là depuis longtemps, apte à le faire progresser dans sa quête. Après avoir marché ainsi vingt jours, à la sixième heure, il interrompit quelque peu sa course, fixa son regard vers l'orient et fit la prière d'usage. Alors qu'il psalmodiait, les yeux fixés au ciel, il vit se profiler à sa droite comme l'ombre d'un corps humain.

Il crut d'abord à une apparition démoniaque. Il fit le signe de la croix et chassa ainsi sa peur. Ayant achevé sa prière, il regarda autour de lui et vit quelqu'un de bien réel se dirigeant vers le sud. L'être était nu, il avait la peau noire comme brûlée par le soleil, les cheveux blancs, cotonneux, courts. A ce spectacle, Zossima fut comme transporté de bonheur. Il se mit à courir dans la direction où se hâtait celui qu'il avait aperçu. Il désirait apprendre l'identité et l'origine de celui qu'il voyait, dans l'espérance de devenir témoin de grandes choses. Quand l'autre s'aperçut que Zossima le suivait de loin, il se mit à courir, s'enfonçant davantage dans la profondeur du désert. Zossima, comme s'il avait oublié son âge et sans prêter la moindre attention à la fatigue du voyage, se mobilisa tout entier, courant pour atteindre le fuyard. Lorsqu'il s'en fut rapproché jusqu'à être à portée de voix, Zossima, en larmes, se mit à crier : "Serviteur du vrai Dieu, pourquoi fuis-tu un moine pécheur ? Arrête toi, intercède et donne moi la

bénédictio, au nom de Dieu, lui qui jamais ne prend personne en dégoût" Toujours en courant, ils parvinrent tous deux en un certain endroit où l'on voyait comme le lit d'un torrent asséché. Le fuyard y descendit puis remonta sur le versant opposé. Quant à Zossima, épuisé et incapable de courir davantage, il se tint sur la rive de ce semblant de rivière. Il ajoutait les larmes aux larmes et les lamentations aux lamentations. Alors le fugitif prit la parole: "Abba Zossima, pardonne-moi, au nom du Seigneur ! Je ne puis, comme je suis, me retourner et me montrer à toi de face. Je suis femme et je suis nue, et je n'ai rien pour voiler mon corps et en dissimuler la honte. Mais, si tu veux exaucer la prière d'une pécheresse lance moi ton manteau, je m'en envelopperai et j'irai vers toi pour recueillir ta bénédiction". Zossima se hâta d'accomplir ce qu'elle souhaitait, il roula son vieux manteau usé et, le dos tourné, le lui lança. L'ayant attrapé, elle s'en ceignit comme elle put. Elle se tourna vers Zossima et lui déclara : "Pourquoi, abba veux-tu voir une femme pécheresse? Que cherches-tu à voir ou à apprendre de moi pour n'avoir pas hésité à supporter une telle fatigue ?" Zossima mit les deux genoux à terre et lui demanda la bénédiction, mais elle fit aussi une métanie

et ils demeurèrent tous deux prosternés sur le sol. Chacun demandait à l'autre de bénir mais il n'entendait rien en retour que : "Donne la bénédiction". Après un long moment la femme dit à abba Zossima : "C'est à toi qu'il convient de dire la prière et de bénir. Tu es en effet honoré de la dignité sacerdotale. Tu as été introduit auprès du saint autel depuis longtemps et bien souvent tu as offert les saints dons". Ces paroles jetèrent Zossima dans une crainte et un trouble encore plus profond. Couvert de sueur et tout tremblant, il répondit d'une voix hachée : "Il est clair d'après ton mode de vie, ô mère remplie de l'Esprit, que tu as quitté ta patrie pour aller à Dieu et que tu es morte au monde presque en tout. Tu m'as appelé par mon nom et dit ma qualité de prêtre alors que tu ne m'avais jamais vu. Or la grâce ne se reconnaît pas aux dignités, mais bien aux façons d'agir spirituelles, alors toi-même bénis, au Nom du Seigneur, et intercède pour moi qui ai recours à ta perfection".

La femme, cédant enfin à l'insistance du moine, s'exclama : "Béni soit Dieu qui est plein de sollicitude pour les hommes et le salut de leurs âmes". Zossima répondit alors : "Amen", et tous deux se relevèrent de leur prosternation. La femme dit à l'ancien : "Qui t'a fait la grâce de parvenir jusqu'à la pécheresse, dépourvue de toute vertu, que je suis? Puisque visiblement, c'est la grâce de l'Esprit Saint qui t'a guidé en tout pour que tu me rendes service utile, dis moi : comment le peuple chrétien vit-il aujourd'hui ? Et les rois ? Comment les affaires de l'Église sont-elles conduites ?" Zossima lui répondit : "En un mot ma mère, par vos saintes prières, le Christ a fait à tous la grâce d'une paix durable. Cependant agréé la demande d'un moine indigne: intercède, au Nom du Seigneur, pour le monde entier et pour moi aussi pécheur, afin que mon séjour en ce désert ne reste pas infructueux". Elle lui répondit : " C'est à toi, abba Zossima, qu'il convient de prier pour moi et pour tous puisque tu es, comme je l'ai dit, revêtu de la dignité sacerdotale. Mais puisqu'il nous a été ordonné de faire obéissance, j'accomplirai de tout coeur ce que tu commandes". Ceci dit, elle se tourna vers l'orient, leva les yeux au ciel, étendit les mains et commença à prier si doucement que Zossima ne put comprendre l'objet de sa prière. Comme le temps lui parut long, il se redressa légèrement et la vit poursuivant sa prière suspendue en l'air, élevée environ d'un coude au dessus du sol. Il se jeta à terre, couvert de sueur, profondément troublé. Il répétait seulement en lui même d'innombrables "Kyrie eleison". Ainsi étendu, l'ancien fut assailli par une pensée : "Et si cette femme était un esprit? Et si sa prière était feinte ?" Mais elle se retourna, releva abba Zossima et lui dit: "Pourquoi, abba, les pensées suggérant que je serais un esprit et que ma prière serait feinte t'agitent-elles pour te scandaliser à mon sujet? Sois-en bien persuadé, je suis une pécheresse, une faible femme, mais protégée par le rempart du saint baptême. Je ne suis pas un esprit mais

poussière et cendre, et toute entière chair. Je ne me suis jamais considérée comme spirituelle". Ayant dit ces mots, elle traça sur son front, ses yeux, ses lèvres et sa poitrine le signe de la croix. Puis elle reprit la parole : "Dieu, abba Zossima, nous préserve du Malin et de ses pièges, car grande est sa force contre nous". L'ancien se jeta alors à ses pieds et, en pleurant, déclara : "Je t'adjure, au nom du Christ notre Dieu, ne cache à ton serviteur ni qui tu es, ni d'où tu viens, ni quand ni de quelle façon tu as fait de ce désert ta demeure. Raconte-moi tout afin de publier les merveilles de Dieu. Je crois en Dieu pour lequel tu vis et avec qui tu demeures en communion, je crois que j'ai été conduit dans ce désert afin de publier tout ce qu'il a accompli en ta faveur". La femme le releva et lui dit : "Pardonne moi, mon père, je rougis de parler de mes oeuvres honteuses. Mais, puisque tu as vu la nudité de mon corps, je vais te découvrir le reste de ma vie, afin que tu saches quelle honte et quelle confusion remplissent mon âme. Ce n'est pas par crainte de me vanter de moi même, que je ne voulais pas te donner d'explications. Qu'ai-je donc pour me vanter, moi qui suis devenue le vase d'élection du diable. Je vais parler sans rien taire, en te demandant auparavant la promesse de prier pour moi sans interruption afin que je puisse trouver miséricorde au jour du jugement".

Frère, j'ai pour patrie l'Égypte. Du vivant de mes parents, à douze ans accomplis, je rejetai toute tendresse à leur égard et me rendis à Alexandrie. J'ai honte de me remémorer avec quelle insatiable frénésie je me suis livrée à la passion de la luxure. Je passai dix-sept années entières, pardonne moi, offerte au peuple comme un combustible disponible à tous pour le feu de la

débauche. En vérité, je n'étais pas vénale. J'accomplissais bénévolement ce qui m'était un plaisir. Ne pense pas que je refusais les présents à cause de ma fortune : je gagnais ma vie en mendiant ou, le plus souvent, en filant le lin. Satisfaire en tout temps le mouvement passionné de la nature, voilà ce qui faisait ma vie et en réglait la conduite. Un jour d'été, je vis une grande foule de lybiens et d'égyptiens qui couraient, semble-t-il, vers la mer. J'en interrogeais un : "Où se hâtent-ils donc tous ces hommes qui courent ?" Il me répondit : "Ils montent tous à Jérusalem pour la fête de l'Exaltation de la Vénérable Croix". Je dis alors à mon interlocuteur : "Et moi, ne me prendraient-ils pas avec eux si je voulais les suivre ?" Il me répondit : "Si tu as l'argent nécessaire pour la traversée et pour ton entretien, personne ne t'en empêchera". Je lui dis : "En fait, frère, je n'ai d'argent ni pour la traversée ni pour mon entretien. Cependant j'ai un corps, ils le prendront comme prix de la traversée". Je t'ai dit, abba Zossima, de ne pas m'obliger à faire le récit de mes actions honteuses. Je frémis, le Seigneur le sait, de crainte que par mes paroles je puisse t'occasionner une souillure ou même salir l'air". Zossima, mouillant le sol de ses larmes, lui répondit : "Parle, au

nom du Seigneur, parle, ô ma mère, n'écourte pas le fil de ce récit si édifiant". Elle poursuivit: "Ce jeune homme donc, entendant l'indécence de mes propos, s'éloigna en riant. Quant à moi, je jetai la quenouille que je portais et courus vers la mer. J'aperçus alors quelques jeunes gens debout sur le rivage. Sans aucune pudeur, selon mon habitude, je fis irruption dans leur cercle. "Emmenez-moi, dis-je, moi aussi, là où vous allez." J'ajoutai à cela des paroles indécentes et les poussai tous à rire. Eux donc, voyant mon consentement au vice, me firent monter dans leur bateau. Comment pourrais-je te faire le récit de ce qui se passa ensuite ? Quelle langue osera dire, quelle oreille acceptera d'entendre ce qui advint sur ce bateau durant la traversée ? Moi, la misérable, n'ai-je pas contraint ces malheureux à faire même ce qu'ils ne voulaient pas ? Il n'y a aucune forme d'impudicité, nommable ou innommable, que je n'ai enseignée à ces pauvres gens. Et maintenant, mon père, je suis tout étonnée : comment la mer a-t-elle supporté mes dépravations ? Comment la terre n'a-t-elle pas ouvert la bouche et fait descendre en enfer toute vivante celle qui prenait tant d'âmes dans ses pièges ? Mais non, à ce qu'il semble, Dieu voulait mon repentir. Il ne veut pas la mort du pécheur, Il attend patiemment et accueille d'un grand cœur la conversion. Ainsi donc, c'est avec cette sorte de zèle que nous montâmes à Jérusalem. Je passais en ville tous les jours qui précédaient la fête en me prêtant aux mêmes activités et pire encore. Lorsqu'arriva le jour de la sainte fête de l'Exaltation de la Croix, comme auparavant, je rôdais

pour piéger l'âme de jeunes gens' Je vis dès l'aurore que l'on accourait en foule à l'église. Aussi y allais-je, courant avec les autres. J'arrivais avec tout le monde dans les parvis de l'église et, quand vint l'heure de la divine Exaltation, avec toute la foule qui s'y empressait, je poussais et je tirais, me démenant pour franchir l'entrée. Pressée de toutes parts, la misérable que je suis s'approcha à grand peine de la porte par laquelle on pouvait maintenant pénétrer dans ce sanctuaire où le Bois Vivifiant était offert au regard. Lorsque je mis le pied sur le seuil de la porte, alors que tous les autres le franchissaient sans encombre, une mystérieuse et divine puissance s'opposa à moi, m'interdisant l'accès. J'étais refoulée, renvoyée en arrière. Je me retrouvais de nouveau dans les parvis de l'église, seule. Pensant que cela ne m'était survenu qu'en raison de ma féminine faiblesse, je me mêlais encore une fois à la foule. De nouveau, lorsqu'au prix d'une grande lutte, mon pied foula le seuil, bien que tous les autres aient libre accès au sanctuaire sans aucune entrave, moi seule, misérable, ne fus pas admise. Je subis cela trois ou quatre fois. J'en étais découragée. Mon corps était brisé de fatigue à cause de mes violents efforts. Je me retirai un peu et me tins debout dans l'un des angles de la cour du sanctuaire. A ce moment, je compris que c'était à cause de mes péchés que je me trouvais dans l'impossibilité de contempler le bois vivifiant. Le Verbe sauveur toucha les

yeux de mon coeur, et je me mis à pleurer, à me lamenter et à me frapper la poitrine en gémissant du fond du coeur. Toute en larmes je vis, au-dessus de moi, l'icône de la très sainte Mère de Dieu. Les yeux fermement fixés sur elle, je lui dis : "Vierge souveraine qui as donné naissance selon la chair à Dieu le Verbe, je sais qu'il n'est ni décent ni raisonnable que moi qui suis tellement impure, tellement impudique, je contemple ton icône, toi la toujours Vierge. Il est juste que ta pureté éprouve dégoût et colère contre moi, l'impudique. Mais puisque, comme je l'ai entendu dire, le Dieu que tu as enfanté s'est fait homme afin d'appeler les pécheurs au repentir, viens à mon secours. Ordonne qu'il soit accordé à moi aussi de franchir le seuil de l'église. Ne me prive pas de voir le Bois sur lequel le Dieu que tu as enfanté a été crucifié selon la chair et a versé son propre sang pour me racheter. Ô souveraine, ordonne que la porte de la sainte vénération de la Croix soit ouverte pour moi aussi. Sois pour moi une garante digne de confiance auprès du Seigneur. Je te promets que plus jamais je n'enivrerais ma chair par un accouplement honteux. Mais si je contemple la croix de ton Fils, je renonce aussitôt au monde et à toutes créatures et à l'instant même je me retirerai en tout endroit que toi même, ma protectrice secourable, pourrais me désigner." Ayant ainsi parlé, j'accueillis le feu de la foi comme une certitude, et, confiante en la compassion de la Mère de Dieu, je quittai cet endroit. J'allai de nouveau, je me mêlai à ceux qui entraient, et voici que plus personne ne me poussait ni ne me refoulait. Craintive et tremblante, j'étais tout entière en proie à l'agitation et au désordre. C'est ainsi que je fus jugée digne de contempler la vénérable et vivifiante Croix, je compris alors les mystères de Dieu et comment Il est disposé à accueillir la pénitence. Puis je me laissai tomber sur le sol, je vénérai cette sainte terre et me rendis en hâte auprès de la protectrice à laquelle j'avais été jugée digne de m'attacher. Je revins donc vers l'icône de celle qui était mon garant, je me mis à genoux devant la Mère de Dieu toujours Vierge et lui adressai ces paroles: "Toi, ô clémentine souveraine, tu as montré ta bienveillance envers moi ! Tu n'as pas méprisé la supplication d'une femme indigne ! Gloire à Dieu qui par toi accueille le repentir des pécheurs ! Il est temps pour moi, ô Mère de Dieu souveraine, d'accomplir ma promesse. Maintenant conduis-moi là où tu l'ordonnes. Maintenant surtout sois celle qui m'enseigne le salut, me conduisant par la main sur le chemin qui mène à la conversion". Je venais de dire cela lorsque j'entendis quelqu'un qui criait de loin: "Si tu traverses le Jourdain, tu trouveras un parfait repos". Écoutant cette voix, persuadée qu'elle m'était adressée, j'éclatai en sanglots et priai à haute voix la Mère de Dieu : "Souveraine, ô souveraine, n'abandonne pas la dépravée que je suis". Après avoir ainsi supplié, je sortis du parvis du sanctuaire et me mis en route rapidement. Quelqu'un me donna trois petites pièces de monnaie en

disant : “ Prends cela, ma mère !” J’achetai grâce à elles trois pains. Puis ayant appris quelle porte de la ville s’ouvrait en direction du Jourdain, je sortis en hâte et, en larmes, je commençai mon voyage. Je marchai tout le reste de la journée et j’atteignis presque au coucher du soleil le sanctuaire de saint Jean le Baptiste, non loin du Jourdain. Je commençai par aller y prier, puis sans retard je descendis au Jourdain. J’allai baigner mes mains et mon visage de cette eau sainte, puis je communiai aux purs et vivifiants Mystères dans le sanctuaire du Précurseur. Je mangeai la moitié de l’un des pains, je bus l’eau du Jourdain et passai la nuit couchée à même le sol. Au matin je trouvai dans les parages une petite barque. J’allai sur l’autre rive et, une fois encore, je priai celle qui me conduisait de me mener là où il lui plairait. Je pénétrai donc dans ce désert. Depuis lors je vis là, sans abri, accueillant Dieu, Lui qui sauve de l’angoisse et de la tempête ceux qui se tournent vers Lui”. Zossima lui demanda : “Depuis combien d’années vis-tu ainsi sans abri dans le désert ?” La femme lui répondit: “Il y a quarante sept ans, à ce qu’il me semble, que je suis sortie de la ville sainte”. Zossima reprit: “Qu’as-tu trouvé pour te nourrir?” La femme lui dit: “Lorsque je passai le Jourdain, j’emportai deux pains et demi. En peu de temps ils séchèrent et devinrent durs comme de la pierre. J’en mangeai peu mais au bout d’un certain temps je les terminai”. Zossima dit alors: “Et tu as passé tout ce temps ainsi sans souffrances, sans qu’un changement d’existence aussi radical ne te trouble ?” La femme lui répondit : “Abba Zossima, tu m’interroges sur un point dont la seule idée de parler me donne le frisson. Si je fais mémoire maintenant de tous ces périls que j’ai affrontés et des pensées qui m’ont alors cruellement tourmentée, je crains qu’ils ne m’assaillent à nouveau. Zossima reprit la parole : “Ne me laisse rien ignorer. Je t’en ai déjà prié une fois : apprend-moi tout sans rien omettre”. Et elle de lui répondre : “Crois moi, abba, pendant dix-sept ans j’ai parcouru ce désert luttant contre des bêtes sauvages, c’est à dire les désirs contraires à ma nature. Lorsque je prenais de la nourriture ou que je m’apprêtais à le faire, j’étais prise d’un ardent désir pour la viande et les poissons que j’avais en Egypte. J’étais prise aussi du désir de boire du vin car lorsque je vivais dans le monde j’en consommait beaucoup. Ici n’ayant rien à boire, pas même de l’eau, j’étais consumée à l’extrême et cette contrainte m’était insupportable. Il me venait l’envie d’entendre des chansons licencieuses et même de les chanter. Mais dès que cela se produisait, tout en larmes, je me frappais la poitrine et me remémorais les engagements que j’avais pris lorsque j’étais sortie dans le désert. En pensée je me rendais devant l’icône de la toute sainte Mère de Dieu, elle qui répondait de moi, et je pleurais, lui demandant de chasser ces pensées qui, de la sorte, tourmentaient ma pauvre âme. Dès que je commençais à pleurer et à me frapper avec force la poitrine, je voyais une lumière qui étincelait de toutes parts autour de moi, et de là survenait

qu'après cette tempête j'étais établie dans un calme durable et profond. Quand aux pensées lubriques qui me ramenaient violemment en arrière, abba, comment pourrais-je t'en faire le récit? De l'intérieur du coeur de la misérable que je suis un feu se développait, m'embrasait toute entière et me portait au désir de l'accouplement. Si une telle pensée m'assailait, immédiatement je me jetais à terre et arrosais le sol de mes larmes. Il me semblait que celle qui était mon garant se tenait près de moi exigeant l'expiation de ma transgression. Je ne me relevais surtout pas de ma prosternation à terre (il arrivait que cela dure un jour et une nuit) avant d'être illuminée de toutes parts par cette douce lumière qui chassait loin de moi ces pensées troublantes. En tout temps j'orientais sans relâche mon attention vers Celle qui était mon garant. Et de fait, Elle a été mon défenseur et l'auxiliaire de ma conversion. Ainsi ai-je passé cette période de dix-sept ans au milieu de mille dangers. Depuis lors et jusqu'à maintenant, Elle se tient près de moi m'aidant en tout et me conduisant par la main en toutes circonstances". Zossima lui dit alors : "N'as-tu pas manqué de nourriture ou de vêtement ?" Elle lui répondit : "Ayant consommé mes pains, j'eus comme nourriture pendant dix-sept ans les herbes et tout ce qu'on peut trouver d'autre dans le désert. Quant au vêtement que je portais lors de ma traversée du Jourdain, il s'usa complètement et partit en lambeaux. Consumée par le vent brûlant, ou tremblante, transpercée par le gel, il m'arrivait souvent de tomber à terre et de demeurer inerte et presque sans souffle. J'ai donc lutté contre une grande variété d'adversités et contre des tentations implacables. Mais depuis lors jusqu'à aujourd'hui la puissance de Dieu a pris soin, de mille manières, de mon âme pécheresse et de mon corps humilié. Il me suffisait de penser à quels maux le Seigneur m'avait fait échapper, et j'avais comme nourriture inépuisable l'espérance d'être sauvée. Je me nourris et me revêts de la parole de Dieu, Lui qui est le ferme soutien de toute chose car : L'homme ne vivra pas du seul pain (Dt. 8,3 et Mt. 4,4), et pour ce qui est de n'être pas protégée : Ceux qui se sont dépouillés du manteau du péché ont été enveloppés d'un rempart de pierre (Jb24, 8)". Zossima, entendant qu'elle citait de mémoire des passages de L'Écriture tirés de Moïse, de Job et du livre des psaumes, lui dit : "As-tu, par hasard, trouvé le psautier ou d'autres livres ?" A ces mots, elle sourit doucement et dit à l'ancien : "Crois moi, depuis que j'ai traversé le Jourdain, je n'ai vu aucune autre figure humaine que la tienne aujourd'hui. Quant aux lettres, je ne les ai jamais apprises. Je n'ai entendu personne lire ou psalmodier. C'est le Verbe de Dieu lui même, vivant et agissant, qui enseigne à l'homme la connaissance. Je termine là ma confession. Et maintenant, je t'adjure par l'incarnation de Dieu le Verbe, d'accomplir la demande que j'ai faite au

début de ma confession : au nom du Seigneur, prie pour moi l'impudique". L'ancien s'écria à nouveau avec des sanglots : "Béni es-Tu, ô Dieu, grandes et merveilleuses sont tes oeuvres. Béni es-Tu, ô Dieu, qui m'as montré à quel point Tu fais grâce à ceux qui T'offrent leur repentir". Retenant l'ancien, la femme ne lui permit pas d'achever sa métanie, mais elle lui dit : "Je t'adjure par le Christ-Sauveur, notre Dieu, de ne divulguer à personne tout ce que tu viens d'entendre avant que Dieu ne m'ait détachée de la terre. Et maintenant va en paix. Gardé par la grâce de Dieu, tu me reverras l'an prochain et moi aussi je te reverrai. Mais, au nom du Seigneur, suis les instructions que je vais te donner : l'an prochain, pour le saint Jeûne, ne franchis pas le Jourdain selon la coutume du monastère". Entendant qu'elle mentionnait la règle du monastère, Zossima fut troublé mais ne dit rien d'autre que : "Gloire à Dieu qui accorde de grandes grâces à ceux qui l'aiment !" Elle reprit : "Comme je te l'ai dit, abba, demeure dans le monastère. D'ailleurs, même si tu voulais sortir, tu n'y parviendrais pas. Le Jeudi Saint, lors de la commémoration de la Cène mystique, recueille pour moi une parcelle du Corps vivifiant et un peu du Sang du Christ dans un vase sacré digne de tels mystères. Emporte-les et attends-moi patiemment au bord du Jourdain à l'endroit le plus proche des lieux d'habitation, de telle sorte qu'en arrivant je puisse communier aux Dons vivifiants. A l'abba Jean, l'higoumène du monastère où tu résides, dis : "Veille sur toi même, frère, et sur ton troupeau. Il se produit chez toi des choses qui nécessitent une remise en ordre. Je ne veux pas que tu lui dises cela maintenant, mais seulement lorsque le Seigneur te l'ordonnera". Sur ce, elle ajouta : "Prie pour moi !" et se retira en hâte dans la profondeur du désert. Zossima, pliant les genoux vénéra le sol où demeurait la trace de ses pas. Il s'en retourna dans l'allégresse de l'âme et du corps, glorifiant et bénissant le Christ notre Dieu. Revenant sur ses pas, il traversa le désert et parvint au monastère le jour où habituellement les moines revenaient. Toute cette année il demeura dans un parfait recueillement, n'osant rien dire à personne de ce dont il avait été témoin. En lui même, cependant, il suppliait Dieu de lui montrer à nouveau le visage désiré. Lorsque vint le premier dimanche du Saint Carême, tous les moines sortirent en psalmodiant. Mais lui était tombé malade et fut contraint de rester au monastère. Alors Zossima se souvint de ce qu'avait dit la sainte : "Même si tu voulais sortir du monastère, tu n'y parviendrais pas". Lorsque les moines furent de retour, et juste avant le soir de la Cène mystique, il accomplit ce qui lui avait été prescrit. Il prit dans un petit calice une parcelle du Corps très pur et un peu de Sang précieux du Christ notre Dieu. Lorsque la soirée fut bien avancée, il s'éloigna, s'assit sur la rive du Jourdain et attendit avec patience l'arrivée de la sainte femme. Il surveillait attentivement le désert attendant d'apercevoir ce qu'il désirait. Mais tandis qu'il était assis, l'ancien se dit en lui même : "Et

si jamais mon indignité l'avait dissuadée de venir? Et même si elle vient, comment pourrait-elle traverser le Jourdain et venir à moi, l'indigne ? Il n'y a pas de barque ici ! Quel malheur que mon indignité ! Quel malheur !" Tandis que l'ancien était en proie à ces pensées, voici que la sainte femme arriva et se tint debout de l'autre côté du fleuve. Zossima se leva brusquement plein de joie et d'allégresse, rendant gloire à Dieu. Cependant il dut à nouveau lutter contre la pensée qu'elle ne pourrait pas traverser le Jourdain. Or, comme c'était une nuit de pleine lune, il put la voir marquer le Jourdain du signe de la précieuse Croix et en même temps -il l'attestait- mettre le pied sur l'eau, marcher dessus et se diriger vers lui. Il voulut faire une métanie mais alors qu'elle était encore en train de fouler les flots, elle l'en empêcha en criant : "Que fais-tu, abba? Tu es prêtre et tu portes les divins Mystères !" Tandis qu'il cédait à l'injonction, elle quitta l'eau et dit à l'ancien : "Bénis, père, bénis !" Il était tout tremblant et il s'écria : "Gloire à Toi, Christ-Dieu, qui m'a montré, grâce à ta servante que voici, à quel point je suis éloigné de la mesure de la perfection". A peine eut-il dit ces mots, la femme demanda qu'il commence la récitation de la sainte profession de foi et du Notre Père. Ceci fait, elle communia aux vivifiants Mystères puis élevant les mains vers le ciel, en larmes, elle s'écria d'une voix forte : "Maintenant Tu laisses aller en paix ta servante, Seigneur, selon ta parole car mes yeux ont vu ton salut". Puis s'adressant à l'ancien : "Pardonne-moi, abba, accomplis, je t'en prie un autre de mes désirs. Protégé par la paix de Dieu rentre à présent au monastère, mais l'année prochaine retourne à ce torrent, à l'endroit même où je t'ai rencontré pour la première fois. De nouveau tu me verras comme le veut le Seigneur". Sur ce elle ajouta à l'intention de l'ancien : "Prie, au nom du Seigneur, prie pour moi et souviens toi sans cesse de mon infortune !" Quant à lui, saisissant les pieds de la sainte, tout en larmes, il lui demanda de prier pour l'Église, pour l'Empire et pour lui même. Puis, il la laissa partir. Ayant fait à nouveau le signe de la Croix sur le Jourdain, elle monta sur l'eau et traversa à pied, comme elle était venue. L'ancien retourna au monastère. Quand une année fut passée, il retourna au désert, se hâtant vers cette merveilleuse rencontre. Tandis qu'il priait, il arriva en ce lieu qui imitait l'apparence d'un torrent. Debout sur sa rive, il vit la sainte de l'autre côté (celui du soleil levant). Elle était étendue, morte, les mains disposées comme il convient, regardant vers l'orient et semblant reposer. Il accourut et de ses larmes lava les pieds de la bienheureuse, sans oser toucher son corps. Après avoir longtemps pleuré, il récita les psaumes et les prières dites aux enterrements et se dit en lui même : "Faut-il inhumer le corps de la sainte? Si ce n'est pas fait, cela lui déplairait-il ?" A ces mots, il vit près de sa tête une inscription gravée sur le sol où l'on pouvait lire : "Abba Zossima, inhume en cet endroit même le corps de l'humble Marie. Rends la poussière à la poussière et prie sans cesse

le Seigneur pour moi qui suis morte au mois de Pharmouthi (qui correspond pour les romains au mois d'avril) le premier jour, la nuit même de la passion du Sauveur, après avoir communié à la divine et mystique Cène". A la lecture de ce message l'ancien se réjouit de ce qu'il avait appris le nom de la sainte. Il comprit qu'après avoir communié aux divins Mystères sur le bord du Jourdain, elle s'était rendue aussitôt en ce lieu où elle était morte. Et ce même trajet que Zossima avait accompli en vingt jours, elle, la bienheureuse, l'avait parcouru en une heure. Elle avait alors émigré vers Dieu sans retard. Glorifiant Dieu et arrosant le corps de larmes, il dit : "Il est temps, humble Zossima, de mettre à exécution l'ordre reçu. Mais, malheureux, comment creuseras-tu une tombe à mains nues ?" En disant cela, il aperçut à peu de distance un court morceau de bois. Il s'en saisit et commença immédiatement à creuser. Mais la terre était sèche et résistait au pénible travail de l'ancien. Levant alors la tête, il vit auprès du corps de la sainte un lion de haute stature, qui de sa langue en essuyait les pieds. A la vue du fauve, la crainte le fit trembler. Il fit le signe de la Croix et, sa peur étant renversée, il ne douta pas de ce que la puissance protectrice de la défunte le garderait. Le lion s'approcha de l'ancien en remuant la queue, montrant sa bienveillance tant par ses mouvements que par son attitude générale. Alors l'ancien enjoignit le lion de l'aider et celui-ci de ses pattes antérieures se mit à creuser une fosse assez profonde pour inhumer le corps. L'ancien arrosa encore de ses larmes les pieds de la sainte et la supplia instamment de désormais prier pour tous bien davantage. En présence du lion, il recouvrit de terre le corps de la sainte. Ensuite Zossima s'en retourna, louant et bénissant le Christ notre Dieu. Le lion, pareil à une brebis, se retira dans les profondeurs du désert. Rentré en communauté, il raconta tout aux moines, sans rien dissimuler de ce qu'il avait vu et entendu. Quant à l'higoumène Jean, il découvrit que dans le monastère certaines choses avaient besoin d'être redressées. C'est ainsi que, dans les paroles de la sainte, rien ne fut vain ou sans profit. Zossima, lui, comme il est naturel, mourut au monastère ayant presque cent ans. Les moines qui se succédèrent continuèrent fidèlement à faire connaître ces faits sans les écrire. Ils les proposaient communément à ceux qui voulaient entendre un exemple édifiant

J'ai, pour ma part, fait une rédaction fidèle de ce que j'ai recueilli par tradition orale. Que Dieu qui fait des merveilles et offre en échange à ceux qui espèrent en lui les biens les plus grands, donne à celui qui a fait diligence pour mettre par écrit le présent récit, la récompense de voir secourus ceux qui le liront. Rendons gloire à Dieu qui règne éternellement de sorte qu'au jour du jugement Il nous rende digne de trouver miséricorde, dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui appartiennent toute gloire,

honneur et adoration, avec le Père et le Saint Esprit, maintenant et dans les siècles des siècles. Amen. Sophrone, archevêque de Jérusalem.